



Konstellations

La vie, la passion et la mort de Rédempteur Fauché

Par Éléonore Bernier-Hamel

Fichier : 0601.13.pdf

Éléonore Bernier-Hamel ©

eleonore_bh@hotmail.com

Près de deux cents personnages se côtoient dans le roman de Jacques Ferron que l'on pourrait qualifier d'épopée, *Le Ciel de Québec*. Presque tous inspirés de personnalités ayant réellement existées (le Cardinal Villeneuve, Monseigneurs Camille et Cyrille, Maurice Duplessis, Thérèse Casgrain, Paul-Émile Borduas, Hector Saint-Denys Garneau, etc.), le roman est une tentative de créer une mythologie proprement québécoise : « *Je crois qu'ils forment un peuple jeune qui se cherche une mythologie*¹ », dira le révérend Scot en conversant avec son cocher, au début du roman. Selon Ferron, les peuples doivent se doter d'une mythologie pour exister dans l'imaginaire des habitants et ainsi former une nation souveraine. Comme le remarque Victor-Lévy Beaulieu : « *On peut dire que tout le projet du Ciel de Québec tourne autour de cette ambition : le grand rêve de la Nord-Amérique française étant terminé, il s'agit de virer à l'envers cette réduction pour qu'elle nourrisse le Québec, l'identifie et lui permette d'accéder à un nationalisme souverain.*² »

Toute l'œuvre de Ferron est animée par ce désir de donner au peuple québécois un imaginaire propre à son territoire et à sa mémoire, une identité proprement québécoise affranchie de la domination intellectuelle française et britannique. D'ailleurs, dans *Le Ciel de Québec* Ferron critique sévèrement les artistes de la Grande Noirceur pour avoir échoué à créer cet imaginaire particulier au territoire francophone d'Amérique. Dans un passage du roman, Monseigneur Camille, un personnage inspiré de Monseigneur Camille Roy, dans un entretien avec le curé Rondeau explique à « *son hôte comment la postérité de l'écrivain (Francois-Xavier Garneau) est décevante*³ » en parlant évidemment du poète Hector Saint-Denys Garneau:

Il fait de la poésie intimiste et mélancolique sur la fragilité du rêve, les pluies d'automne et l'aube au cimetière, comme une vieille demoiselle de bonne famille. Avec lui, les mots d'importation, purement livresques, qui ne correspondent pas à notre réalité, font leur entrée au pays. « Un rossignol vint boire au flot harmonieux. » Un rossignol, vous avez déjà vu ça, curé Rondeau ?⁴

Cet extrait illustre ce que Ferron reprochait aux artistes de l'époque de Saint-Denys Garneau c'est-à-dire leur incapacité à parler de leur pays. C'est contre ce sentiment que Ferron écrit. Son œuvre n'existe que

¹ FERRON, Jacques. *Le Ciel de Québec*, Montréal : Lanctôt, 1999, page 85.

² BEAULIEU, Victor-Lévy. *La tête de Monsieur Ferron ou Les Chians*, Éditions Trois-Pistoles, 1998, page 19.

³ *Ibid.*, page 198.

⁴ *Ibid.*, page 198.

parce qu'il souhaite donner un récit à son peuple autour, le sentiment d'*habiter* leur pays et de le posséder, même dans l'imaginaire.

C'est en pleine Grande Noirceur, durant les dernières années du Québec pré-révolutionnaire tranquille, plus précisément en 1937, que Ferron raconte le destin d'un jeune protestant anglophone, Frank Scot. Le projet de Frank Scot, qui modifiera plusieurs fois son pour finalement devenir François Sicotte, sera de « s'enquébécoiser ». Pour terminer son processus d'enquébécoisement, François Sicotte ira vivre au village des Chiquettes situé en banlieue de Québec, un village peuplé de Métis, d'Amérindiens et d'Acadiens. Il y préparera la voie au curé Louis-de-Gonzague Bessette qui y établira la nouvelle paroisse Sainte-Eulalie. Seul personnage à prendre le relais du narrateur omniscient, François Sicotte écrira la conclusion du roman où il dévoilera son projet, celui d'écrire la biographie d'un enfant miraculé, le petit Rédempteur Fauché :

Pour ma part, pendant la préparation de la fête, j'employai le loisir que laissait l'arrivée du curé-fondateur à prendre note de tout ce qui m'avait dit la mère sur la naissance merveilleuse de cet Enfant, tant il est vrai qu'on ne saurait écrire une chronique sans en annoncer la suite en même temps qu'on l'achève. Elle s'intitulera « La vie, la passion et la mort de Rédempteur Fauché »⁵.

Si le projet d'écriture de François Sicotte représente une réussite puisqu'il incarne une prise de parole destinée à s'approprier l'être québécois, parallèlement à cela, Ferron présente sous le mode de l'échec l'œuvre du poète, Hector Saint-Denys Garneau, surnommé Orphée dans le roman. Ferron ne dépeint pas Saint-Denys Garneau de façon fort respectueuse. La critique qu'il adresse à cette génération d'artistes dits de « *l'exil*⁶ », porte sur le détachement que semble ressentir ces artistes par rapport à leur pays. Ces artistes « *apatrides*⁷ » ont pourtant été appréciés par leur peuple, même s'ils n'ont jamais tenté de « *comprendre*⁸ » ce dernier, de l'investir. L'échec de Saint-Denys Garneau, selon Ferron, est d'être resté en périphérie de son peuple. Les personnages de François et d'Orphée démontrent l'importance pour Ferron que le sujet soit incarné, investit des lieux, de la topographie de son pays et qu'il prenne part au récit collectif, à sa communauté.

En fait, Ferron critique l'imaginaire encore colonisé des artistes de la Grande Noirceur. Au-delà de la critique, le récit qu'il produit lui-même est une tentative de création d'un imaginaire québécois et

⁵ FERRON, Jacques. *Le Ciel de Québec*, Montréal : Lanctôt, 1999, page 431.

⁶ Je me réfère à l'étude de Pierre Nepveu *L'écologie du réel*.

⁷ FERRON, Jacques. *Le Ciel de Québec*, Montréal : Lanctôt, 1999, page 261.

⁸ *Ibid.*, page 264.

aussi le souhait d'une prise en main du destin collectif. *Le ciel de Québec* se déroule à une époque où le Québec vivait encore sous un régime presque moyenâgeux. La religion était encore pratiquement le seul vecteur de rassemblement des Canadiens-français, puisque l'idée d'une identité, d'une appartenance nationale était à peu près absente dans l'imaginaire collectif. En ce sens, la faiblesse de la représentation de l'identité canadienne-française à cette époque ancrant le pouvoir politique du clergé et ne permettait pas l'émergence d'un pouvoir politique émancipé de l'Église catholique. *Le Ciel de Québec* met en scène les derniers moments d'un peuple dont l'organisation sociale est fondée sur la religion, où une volonté extra mondaine à laquelle tous se soumettent régit le monde, vers une justification intra mondaine, c'est-à-dire où l'ordre émane des hommes eux-mêmes. Ferron tente de reconstituer cette société traditionnelle perpétuant un discours mythico-religieux et la manière dont à partir de celle-ci a évolué à partir d'une transcendance échappant à l'emprise des hommes vers une transcendance dite « intériorisée », institutionnalisant ainsi le politique. Mais pour accéder à un pouvoir politique émancipé du clergé, le lien entre les individus doit être exprimé, figuré en dehors du seul paradigme religieux. La nation, entendue comme source légitimant l'action collective, campera ce rôle. Pour éviter que les sociétés qui perçoivent en elles-mêmes leur principe de fondation n'éclatent et qu'elles soient incapables de gérer les conflits qui les traversent, puisque leur orientation n'est plus dictée par des dieux mais par les hommes eux-mêmes, la légitimité de leur délibération doit reposer sur une idée les transcendant. Dominique Schnapper dans *La communauté de citoyens*, explicite le rôle du concept de nation dans ce contexte où les individus ne se perçoivent plus comme soumis à un pouvoir absolu échappant à leur emprise :

L'idée même de nation, comme lieu abstrait de l'unité politique légitimée par la communauté des citoyens, est intimement liée à l'individualisme moderne. (...) La société politique nationale s'efforce de construire un corps politique un à partir d'individus supposés radicalement indépendants.⁹

La nation constitue donc une création imaginaire qui vise « à se donner ce qui n'est pas¹⁰ », c'est-à-dire le sentiment d'appartenir à une collectivité d'individus, à une histoire commune. Elle rend ainsi possible le politique, c'est-à-dire qu'elle permet de donner de donner un sens à la délibération, à la résolution du conflit, une activité impensable dans les sociétés ordonnées par un principe fondateur totalement extérieur à elles-mêmes tel qu'il prend forme dans le discours religieux.

⁹ SCHNAPPER, Dominique. *La communauté des citoyens*, NFR essais, Paris : Gallimard, 1994, page 92.

¹⁰ CASTORIADIS, Cornélius. *L'institution imaginaire de la société*, Paris : Éditions du Seuil, 1975, page 200.

« *Suppléer aux ponts coupés* », tel est le motif de cette œuvre selon Luc Gauvreau (qui a écrit la préface du roman), entre ce passé traditionaliste de ce peuple incapable de se raconter, faisant reposer son existence collective entre les mains de la bonté divine et ce présent et futur d'une société s'apparaissant à elle-même dont les membres investissent massivement toutes les sphères. En mettant en scène des personnages inspirés de la réalité, Ferron rappelle aux lecteurs l'omniscience des religieux et leur pouvoir sur le Québec de jadis. Deux personnages toutefois se démarquent du lot : François Sicotte et l'énigmatique petit Rédempteur Fauché, qui ne sera présent qu'à deux reprises au cours du roman. En effet, ce personnage incarnant une sorte de petit Jésus, n'apparaît qu'au début du roman lorsqu'en descendant au village des Chiquettes le Cardinal Villeneuve et les prélats ont pour objectif de l'enquébécoiser, c'est-à-dire de faire adhérer les Métis à la communauté catholique. La limousine cardinalice se fraye un chemin entre les habitants mais doit freiner brusquement car un jeune enfant passe sous la voiture. Le cardinal se précipite aussitôt hors de sa limousine et court vers l'enfant indemne, miraculé. Par la suite, le religieux prononce un discours devant le village, mais il est continuellement ébranlé par le regard de l'enfant et éprouve le sentiment d'être ridicule devant lui, comme s'il prenait conscience de la mascarade dans laquelle il tient le premier rôle, de son autorité contestable. Rédempteur Fauché disparaît pour la suite du roman et ne revient que dans la conclusion écrite par François Sicotte où il s'imagine la grande fête qui sera organisée pour célébrer la nouvelle paroisse de Sainte-Eulalie :

Maurice Duplessis, qui en cette occasion, se montrera de plus grande taille que les Olympiens. C'est à la fin de son discours que beaucoup de gens apercevront dans le ciel, à contre-jour, une immense échelle et croiront y voir descendre Dieu, surpris de ne trouver par après, lorsqu'ils auront couru vers le pied de l'échelle, aussitôt vue, aussitôt disparue, que le fils du charpentier Joseph Fauché, le petit Rédempteur qui, jouant dans le sable, lèvera sur eux un regard étonné, tout aussi surpris qu'eux-mêmes.¹¹

Ce seront là les deux seules apparitions du personnage. Pourtant, bien que ces apparitions soient très courtes, Rédempteur Fauché donne tout son sens au récit. En effet, le lecteur peut avoir l'impression que le roman de Ferron n'est que dispersement; des dizaines de personnages vivant des péripéties souvent sans lien entre elles, des aller-retours au purgatoire, des personnages fictifs côtoyant des personnages réels, bref « *une grandiose épiphanie*¹² » où il est difficile pour le lecteur de circonscrire l'action, le sens du roman. La figure de Rédempteur Fauché rassemble en elle toute la collectivité qui peuple le *Ciel de*

¹¹ *Ibid.*, page 431.

¹² BEAULIEU, Victor-Lévy. *La tête de Monsieur Ferron ou Les Chians*, Éditions Trois-Pistoles, 1998, page 18.

Québec. Il est représenté comme le petit Jésus du village des Chiquettes, mais cette figure est problématique puisque Rédempteur Fauché représente le renouveau de la collectivité du village à la fois son entrée dans la communauté catholique, et surtout, la prise de conscience des Québécois de former une nation à part entière. L'Enfant « *n'est plus un simple individu, mais un être collectif (...) (en lequel) puisse se concentrer, dans un simple personnage, tout le rayonnement de la collectivité.* »¹³, remarque Victor-Lévy Beaulieu. Ironiquement, le personnage justifie à la fois l'implantation de l'Église catholique dans le village et il représente également ce qui délégitimera le pouvoir politique du clergé quelques années plus tard, c'est-à-dire l'existence d'une nation québécoise qui, de par son existence propre, permettra la mise en place d'un pouvoir politique affranchi du clergé. La transition d'une transcendance du pouvoir absolu des dieux sur l'ordre social vers « un désenchantement » progressif du monde, c'est-à-dire le développement d'un pouvoir intrinsèque à cet ordre, prend forme dans la figure de Rédempteur Fauché. Enfant miraculé, béni des dieux, et objet du premier récit de la communauté, un récit ancré dans la réalité canadienne-française, Rédempteur Fauché incarne à la fois ces deux aspects qui ne sont pas contradictoires, mais dont l'un permet la naissance de l'autre. Dans *La dette du sens et les racines de l'État*, Marcel Gauchet trace un portrait du surgissement des États :

L'avènement de l'État représente sans aucun doute une métamorphose totale dans la manière pour la société de gérer sa séparation d'avec le foyer de son sens et de sa légitimité. Mais cette séparation ce n'est pas l'État qui l'a instaurée. Il n'y a jamais eu avant l'État que des sociétés de la séparation, que des sociétés reportant au dehors d'elles-mêmes leur principe fondateur...L'extériorité du fondement social préexiste à l'État.¹⁴

Tout comme le concept de nation, tel qu'explicité par Dominique Schnapper, la religion remplit les mêmes fonctions. Luc Ferry, dans *L'Homme-Dieu ou le sens de la vie*, rappelle l'étymologie du mot religion : « *Religion, religere, relier, dit-on souvent, selon une étymologie qui, pour être contestée, n'est est pas moins éloquente : c'est cette liaison de l'ici et de l'ailleurs qui assurait aussi le lien entre les militants.* »¹⁵ La religion, tout comme la nation, relie les individus, leur permet de former des communautés, des sociétés : « *La religion est la création de la société, mais création qui se confond en dernier ressort avec l'avènement même de la société* »¹⁶, souligne Gauchet. Elles (la religion et la nation) inscrivent leurs actes dans un champ beaucoup plus large que les actions individuelles. C'est le projet d'émancipation qui insufflera au politique une dimension théologique et téléologique. Comme la religion avait donné un sens

¹³ *Ibid*, page 20.

¹⁴ *Ibid*, page 7.

¹⁵ FERRY, Luc. *L'Homme-Dieu ou le sens de la vie*, Paris : Grasset, 1996, page 18.

¹⁶ GAUCHET, Marcel. *La dette de sens et les racines de l'État*, Libre, no2, 1977, page 10.

à ce parcours historique particulier, l'idée de former une nation souveraine ouvre aussi l'horizon d'un projet collectif : « *Après le relatif retrait des religions, après la mort des grandes utopies qui inséraient nos actions dans l'horizon d'un vaste dessein, la question du sens ne se trouve plus de lieu où s'exprimer collectivement.* ¹⁷ ». Au Québec, sans doute de manière plus marquée qu'ailleurs, le nationalisme a pourvu ce sens au vécu collectif en prenant le relais de la religion. La cohésion sociale survient donc de par une dimension métaphysique. Selon Gauchet, cette dimension métaphysique soutient l'ordre politique des sociétés, qu'elles soient contrôlées par un ordre extra ou intra mondain :

S'il y a religion, c'est parce qu'il faut que se concrétise dans une croyance unanime et objective – indépendante des consciences individuelles – le sentiment d'existence de la collectivité. Pour qu'une société existe et se maintienne, il faut que les agents sociaux croient en quelque façon à la supériorité absolue du fait sociable sur leur réalité palpable de personnes. Fonction que remplit la croyance en la supériorité des êtres surnaturels. En la figure des puissances sacrées, c'est la conscience du tout communautaire qui prend corps. Au travers de leurs Dieux, c'est l'abstraite réalité de leur union que les hommes adorent comme autant d'individualités constituées. ¹⁸

Ainsi, en soumettant la collectivité à la volonté des dieux, le pouvoir politique trouve les assises de sa légitimité en extériorisant son fondement social. Cette extériorisation fait en sorte que les sociétés mythico-religieuses ont pris forme, qu'elles en sont venues à former une unité, une synthèse. Évidemment, l'État-nation pense cette séparation autrement que dans une perspective religieuse. Mais le fondement symbolique qui le soutient est le même que celui des sociétés mythico-religieuses : l'État n'est pas « *création radicale, une invention ex nihilo.* ¹⁹ » L'État se doit donc d'asseoir sa légitimité sur des figures représentant un universel – *une croyance unanime et objective* – afin de préserver cette synthèse imaginaire. En ce sens, le personnage de Rédempteur Fauché accomplit cette exigence. Il représente à la fois le rapport direct avec Dieu par lequel le clergé justifie sa présence au village des Chiquettes et il incarne également cette nouvelle forme de transcendance qu'est la nation de laquelle il est issu. Dans *L'institution imaginaire de la société*, Castoriadis fait de l'imaginaire un puissant outil de cohésion sociale. Ce qu'il appelle les « *significations imaginaires sociales* » assurent sens et cohésion aux sociétés. Sans l'imaginaire, aucune société n'aurait pu « *se rassembler* », pour reprendre ses termes, former un tout. La nation constitue, selon Castoriadis, l'une de ces significations imaginaires sociales, « l'écclésiété » d'une société, qui « *remplit cette fonction d'identification par cette référence triplement imaginaire à une « histoire commune » -triple, car cette histoire n'est que du passé, car elle n'est pas tellement*

¹⁷ *Ibid.*, page 16.

¹⁸ GAUCHET, Marcel. *La dette de sens et les racines de l'État*, Libre, no2, 1977, page 10.

¹⁹ *Ibid.*, page 6.

*commune, car enfin ce qui en est su et sert de support à cette identification collectivisante dans la conscience des gens est mythique pour la plus grande partie.*²⁰ » Ce concept « d'institution imaginaire de la société » de Castoriadis, si on l'applique plus spécifiquement à celui de nation rappelle d'une certaine manière la notion de « référent transcendantal extériorisé » de Gauchet. En effet, la nation permet au pouvoir politique de justifier ses actions non plus en se référant à une transcendance divine, mais à une transcendance à visage humain, ou « intériorisée ». C'est ce passage que représente le personnage de Rédempteur Fauché dans *Le Ciel de Québec*.

Contrairement aux écrivains de son époque qui ont plus souvent contesté l'emprise du pouvoir cléricale, Ferron semblait plutôt y voir la source de la prise de conscience nationale, l'émergence de l'identité politique québécoise. Celle-ci est devenue possible grâce à la volonté de la communauté catholique d'étendre sa puissance et donc « d'enquébécoiser » la population de ce territoire. L'œuvre de François Sicotte; *La vie, la passion et la mort de Rédempteur Fauché* l'illustre : d'une part, le jeune homme écrit ce récit dans le but de mettre en place la paroisse de Sainte-Eulalie au sein du village des Chiquettes, mais parallèlement à cela, il est le premier à écrire une histoire imprégnée de la réalité de sa communauté, dans le but de rassembler la population sous l'égide de l'Église. Mais pour le lecteur du *Ciel de Québec*, ce récit signifie beaucoup plus : il constitue le premier effort d'un peuple à se mettre lui-même en scène.

²⁰ *Ibid.*, page 223.

Bibliographie

BEAULIEU, Victor-Lévy. *La tête de Monsieur Ferron ou Les Chians*, Éditions Trois-Pistoles, 1998, 113 pages.

CASTORIADIS, Cornélius. *L'institution imaginaire de la société*, Paris : Éditions du Seuil, 1975, 538 pages.

FERRON, Jacques. *Le Ciel de Québec*, Montréal : Lanctôt, 1999, 495 pages.

FERRY, Luc. *L'Homme-Dieu ou le sens de la vie*, Paris : Grasset, 1996, 184 pages.

GAUCHET, Marcel. « La dette du sens et les racines de l'État. Politique de la religion primitive », *Libre, Politique - anthropologie – philosophie*, Payot, n° 2, deuxième semestre 1977.

SCHNAPPER, Dominique. *La communauté des citoyens*, NFR essais, Paris : Gallimard, 1994, 228 pages.